

AUTOUR DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Flaubert et Zola : frères ennemis

En s'appuyant sur les lettres de Flaubert (texte 49), répertoriez tout ce qui le hérisse lorsqu'il lit Zola.

Mettez ensuite en regard des extraits de romans de Flaubert et de Zola : *Madame Bovary* (1857) face à *L'Assommoir* (1877) à travers deux séries d'extraits, choisis parce qu'ils sont des topoï, des clichés littéraires. La confrontation est saisissante :

1. Le tête-à-tête amoureux

- *Madame Bovary*, première partie, chapitre III : texte 45
- *L'Assommoir*, chapitre II : texte 47

Comparer par exemple, dans ces deux scènes de tête-à-tête :

- Les notations spatio-temporelles
- La description des deux héros
- Le regard de l'un sur l'autre
- Les sujets de conversation
- Le traitement de la parole
- Le registre de langue

2. Le "oui" à la demande en mariage

- *Madame Bovary*, première partie, chapitre III : texte 46
- *L'Assommoir*, chapitre II : texte 48

Comparer dans ces deux scènes de demande en mariage :

- Les personnages en présence
- Le décor
- Les motivations
- Le *modus operandi*
- La narration

EXTRAITS DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA



Gustave Flaubert

Photographie de Nadar
Paris, BnF, Département des
Estampes et de la Photographie

Texte 49 : lettres de Flaubert

Gustave Flaubert, *Extraits de la Correspondance ou Préface à la vie d'écrivain*, Le Seuil, 1963.

À Emile Zola. (Paris) Vendredi soir, 17 novembre 1871.

Je viens de finir votre atroce et beau livre ! J'en suis encore étourdi. C'est fort ! Très fort !

Je n'en blâme que la préface. Selon moi, elle gâte votre œuvre qui est si impartiale et si haute. Vous y dites votre secret, ce qui est trop candide, et vous exprimez votre opinion, chose que, dans ma poétique (à moi), un romancier n'a pas le droit de faire.

Voilà *toutes* mes restrictions.

Mais vous avez un fier talent et vous êtes un brave homme !

Dites-moi, par un petit mot, quand je puis aller vous voir, pour causer longuement de votre bouquin.

Je vous serre la main très cordialement, et suis vôtre.

À la princesse Mathilde. Croisset, mercredi 4 octobre 1876.

[...] J'ai lu par hasard un fragment de *l'Assommoir*, paru dans la *République des lettres* et je suis tout à fait de votre avis. Je trouve cela *ignoble*, absolument. Faire vrai ne me paraît pas être la première condition de l'art. viser au beau est le principal, et l'atteindre si l'on peut.

À Madame Roger des Genettes. Croisset, samedi 8 décembre 1877.

[...] Je pense absolument comme vous sur le *Nabab* ! C'est disparate. Il ne s'agit pas seulement de voir, il faut arranger et fondre ce que l'on a vu. La Réalité, selon moi, ne doit être qu'un *tremplin*.

Nos amis sont persuadés qu'à elle seule elle constitue tout l'État ! Ce matérialisme m'indigne, et, presque tous les lundis, j'ai un accès d'irritation en lisant les feuilletons de ce brave Zola. Après les Réalistes, nous avons les Naturalistes et les Impressionnistes. Quel progrès ! Tas de farceurs, qui veulent se faire accroire et nous faire accroire qu'ils ont découvert la Méditerranée.

Moi, mon bon, je bûche, je pioche, et je surbûche comme la Négritité en personne.

Que sera-ce ? Ah ! Voilà le hic ! Par moments, je me sens écrasé sous la masse de cette œuvre, qui pourra bien être ratée. Et si elle l'est, elle ne le sera pas à moitié. Jusqu'à présent, ça ne pas va trop mal. Mais la suite ? J'ai encore des tas de choses à lire ! et des tas d'effets pareils à varier.

Enfin, dans une quinzaine, je serai à peu près au tiers de l'œuvre.

Encore trois ans d'un travail forcené. Pour le moment je barbote avec *B* et *P* dans l'archéologie celtique, une jolie blague.

Et je me porte comme un charme ; mais je ne dors plus, plus du tout.

Aussi ai-je vers le crépuscule des douleurs à l'occiput assez violentes.

Texte 45 : *Madame Bovary, le tête à tête amoureux*

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, première partie, chapitre III.

Il arriva un jour vers trois heures ; tout le monde était aux champs ; il entra dans la cuisine, mais n'aperçut point d'abord Emma ; les auvents étaient fermés. Par les fentes du bois, le soleil allongeait sur les pavés de grandes raies minces, qui se brisaient à l'angle des meubles et tremblaient au plafond. Des mouches, sur la table, montaient le long des verres qui avaient servi, et bourdonnaient en se noyant au fond, dans le cidre resté. Le jour qui descendait par la cheminée, veloutant la suie de la plaque, bleussait un peu les cendres froides. Entre la fenêtre et le foyer, Emma cousait ; elle n'avait point de fichu, on voyait sur ses épaules nues de petites gouttes de sueur.

Selon la mode de la campagne, elle lui proposa de boire quelque chose. Il refusa, elle insista, et enfin lui offrit en riant, de prendre un verre de liqueur avec elle. Elle alla donc chercher dans l'armoire une bouteille de curaçao, atteignit deux petits verres, emplit l'un jusqu'au bord, versa à peine dans l'autre et, après avoir trinqué, le porta à sa bouche. Comme il était presque vide, elle se renversait pour boire ; et la tête en arrière, les lèvres, avancées, le cou tendu, elle riait de ne rien sentir, tandis que le bout de sa langue, passant entre ses dents fines, léchait à petits coups le fond du verre.

Elle se rassit et elle reprit son ouvrage, qui était un bas de coton blanc où elle faisait des reprises ; elle travaillait le front baissé ; elle ne parlait pas. Charles non plus. L'air, passant par le dessous de la porte, poussait un peu de poussière sur les dalles ; il la regardait se traîner, et il entendait seulement le battement intérieur de sa tête, avec le cri d'une poule, au loin, qui pondait dans les cours. Emma, de temps à autre, se rafraîchissait les joues en y appliquant la paume de ses mains, qu'elle refroidissait après cela sur la pomme de fer des grands chenets.

Elle se plaignait d'éprouver, depuis le commencement de la saison, des étourdissements ; elle demanda si les bains de mer lui seraient utiles ; elle se mit à causer du couvent, Charles de son collègue, les phrases leur vinrent. Ils montèrent dans sa chambre. Elle lui fit voir ses anciens cahiers de musique, les petits livres qu'on lui avait donnés en prix et les couronnes en feuilles de chêne, abandonnées dans un bas d'armoire. Elle lui parla encore de sa mère, du cimetière, et même lui montra dans le jardin la plate-bande dont elle cueillait les fleurs, tous les premiers vendredis de chaque mois, pour les aller mettre sur sa tombe. Mais le jardinier qu'ils avaient n'y entendait rien ; on était si mal servi ! Elle eût bien voulu, ne fût-ce au moins que pendant l'hiver, habiter la ville, quoique la longueur des beaux jours rendît peut-être la campagne plus ennuyeuse encore durant l'été ; et, selon ce qu'elle disait, sa voix était claire, aiguë, ou, se couvrant de langueur tout à coup, traînait des modulations qui finissaient presque en murmures, quand elle se parlait à elle-même – tantôt joyeuse, ouvrant des yeux naïfs, puis les paupières à demi closes, le regard noyé d'ennui, la pensée vagabondant.



Émile Zola

BnF, Département des Estampes et de la Photographie

Texte 47 : L'Assommoir, le tête à tête amoureux

Lorsque le zingueur eut allumé sa cigarette, il posa les coudes sur la table, avança la face, regarda un instant sans parler la jeune femme, dont le joli visage de blonde avait, ce jour-là, une transparence laiteuse de fine porcelaine. Puis, faisant allusion à une affaire connue d'eux seuls, débattue déjà, il demanda simplement à demi-voix :

"Alors, non ? vous dites non ?

– Oh ! bien sûr, non, monsieur Coupeau, répondit tranquillement Gervaise souriante. Vous n'allez peut-être pas me parler de ça ici. Vous m'avez promis pourtant d'être raisonnable... Si j'avais su, j'aurais refusé votre consommation."

Il ne reprit pas la parole, continua à la regarder, de tout près, avec une tendresse hardie et qui s'offrait, passionnée surtout pour les coins de ses lèvres, de petits coins d'un rose pâle, un peu mouillé, laissant voir le rouge vif de la bouche, quand elle souriait. Elle, pourtant, ne se reculait pas, demeurait placide et affectueuse. Au bout d'un silence, elle dit encore :

"Vous n'y songez pas, vraiment. Je suis une vieille femme, moi ; j'ai un grand garçon de huit ans... Qu'est-ce que nous ferions ensemble ?

– Pardi ! murmura Coupeau en clignant les yeux, ce que font les autres !"

Mais elle eut un geste d'ennui.

"Ah ! si vous croyez que c'est toujours amusant ? On voit bien que vous n'avez pas été en ménage... Non, monsieur Coupeau, il faut que je pense aux choses sérieuses. La rigolade, ça ne mène à rien, entendez-vous ! J'ai deux bouches à la maison, et qui avalent ferme, allez ! Comment voulez-vous que j'arrive à élever mon petit monde, si je m'amuse à la bagatelle ?... Et puis, écoutez mon malheur a été une fameuse leçon. Vous savez, les hommes maintenant, ça ne fait plus mon affaire. On ne me repincera pas de longtemps."

Elle s'expliqua sans colère avec une grande sagesse, très froide, comme si elle avait traité une question d'ouvrage, les raisons qui l'empêchaient de passer un corps de fichu à l'empois. On voyait qu'elle avait arrêté ça dans sa tête, après de mûres réflexions.

Coupeau, attendri, répétait :

"Vous me causez bien de la peine, bien de la peine..."

– Oui, c'est ce que je vois, reprit-elle, et j'en suis fâchée pour vous, monsieur Coupeau... Il ne faut pas que ça vous blesse. Si j'avais des idées de rire, mon Dieu ! ce serait encore plutôt avec vous qu'avec un autre. Vous avez l'air bon garçon, vous êtes gentil. On se mettrait ensemble, n'est-ce pas ? et on irait tant qu'on irait. Je ne fais pas ma princesse, je ne dis point que ça n'aurait pas pu arriver... Seulement, à quoi bon, puisque je n'en ai pas envie ? Me voilà chez Mme Fauconnier depuis quinze jours. Les petits vont à l'école. Je travaille, je suis contente... Hein, le mieux alors est de rester comme on est." Elle se baissa pour prendre son panier.

"Vous me faites causer, on doit m'attendre chez la patronne... Vous en trouverez une autre, allez ! monsieur Coupeau, plus jolie que moi, et qui n'aura pas deux marmots à traîner."

Il regardait l'œil-de-bœuf, encadré dans la glace. Il la fit rasseoir, en criant :

"Attendez donc ! Il n'est que onze heures trente-cinq... j'ai encore vingt-cinq minutes. Vous ne craignez pourtant pas que je fasse des

bêtises ; il y a la table entre nous... Alors, vous me détestez, au point de ne pas vouloir faire un bout de causette ?"

Elle posa de nouveau son panier, pour ne pas le désobliger ; et ils parlèrent en bons amis. Elle avait mangé, avant d'aller porter son linge ; lui, ce jour-là, s'était dépêché d'avalier sa soupe et son bœuf, pour venir la guetter.

Texte 46 : *Madame Bovary, la demande en mariage*

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, première partie, chapitre III.

Lorsqu'il s'aperçut donc que Charles avait les pommettes rouges près de sa fille, ce qui signifiait qu'un de ces jours on la lui demanderait en mariage, il rumina d'avance toute l'affaire. Il le trouvait bien un peu gringalet, et ce n'était pas là un gendre comme il l'eût souhaité ; mais on le disait de bonne conduite, économe, fort instruit, et sans doute qu'il ne chicanerait pas trop sur la dot. Or, comme le père Rouault allait être forcé de vendre vingt-deux acres de *son bien*, qu'il devait beaucoup au maçon, beaucoup au bourrelier, que l'arbre du pressoir était à remettre :

– S'il me la demande, se dit-il, je la lui donne.

À l'époque de la Saint-Michel, Charles était venu passer trois jours aux Bertaux. La dernière journée s'était écoulée comme les précédentes, à reculer de quart d'heure en quart d'heure. Le père Rouault lui fit la conduite : ils marchaient dans un chemin creux, ils s'allaient quitter ; c'était le moment. Charles se donna jusqu'au coin de la haie, et enfin, quand on l'eut dépassée :

– Maître Rouault, murmura-t-il, je voudrais bien vous dire quelque chose.

Ils s'arrêtèrent. Charles se taisait.

– Mais contez-moi votre histoire ! Est-ce que je ne sais pas tout ! dit le père Rouault, en riant doucement.

– Père Rouault... père Rouault, balbutia Charles. Moi, je ne demande pas mieux, continua le fermier. Quoique sans doute la petite soit de mon idée, il faut pourtant lui demander son avis. Allez-vous-en donc ; je m'en vais retourner chez nous. Si c'est oui, entendez-moi bien, vous n'aurez pas besoin de revenir, à cause du monde, et, d'ailleurs, ça la saisirait trop. Mais pour que vous ne vous mangiez pas le sang, je pousserai tout grand l'auvent de la fenêtre contre le mur : vous pourrez le voir par derrière, en vous penchant sur la haie.

Et il s'éloigna.

Charles attacha son cheval à un arbre. Il courut se mettre dans le sentier ; il attendit. Une demi-heure se passa, puis il compta dix-neuf minutes à sa montre. Tout à coup un bruit se fit contre le mur, l'auvent s'étant rabattu, la cliquette tremblait encore.

Texte 48 : *L'Assommoir, la demande en mariage*

"Oui, je vous veux, répétait-il, en tapant son poing sur son genou d'un martèlement continu. Vous entendez bien, je vous veux... Il n'y a rien à dire à ça, je pense ?"

Gervaise, peu à peu, s'attendrissait. Une lâcheté du cœur et des sens la prenait, au milieu de ce désir brutal dont elle se sentait enveloppée. Elle ne hasardait plus que des objections timides, les mains tombées sur ses jupes, la face noyée de douceur. Du dehors,

par la fenêtre entrouverte, la belle nuit de juin envoyait des souffles chauds, qui effraient la chandelle, dont la haute mèche rougeâtre charbonnait ; dans le grand silence du quartier endormi, on entendait seulement les sanglots d'enfant d'un ivrogne, couché sur le dos, au milieu du boulevard ; tandis que, très loin, au fond de quelque restaurant, un violon jouait un quadrille canaille à quelque noce attardée, une petite musique cristalline, nette et déliée comme une phrase d'harmonica. Coupeau, voyant la jeune femme à bout d'arguments, silencieuse et vaguement souriante, avait saisi ses mains, l'attirait vers lui. Elle était dans une de ces heures d'abandon dont elle se méfiait tant, gagnée, trop émue pour rien refuser et faire de la peine à quelqu'un. Mais le zingueur ne comprit pas qu'elle se donnait ; il se contenta de lui serrer les poignets à les broyer, pour prendre possession d'elle ; et ils eurent tous les deux un soupir, à cette légère douleur, dans laquelle se satisfaisait un peu de leur tendresse.

"Vous dites oui, n'est-ce pas ? demanda-t-il ?

– Comme vous me tourmentez ! murmura-t-elle. Vous le voulez ? eh bien, oui... Mon Dieu, nous faisons là une grande folie, peut-être."

Il s'était levé, l'avait empoigné par la taille, lui appliquait un rude baiser sur la figure, au hasard. Puis, comme cette caresse faisait un gros bruit, il s'inquiéta le premier, regardant Claude et Etienne, marchant à pas de loup, baissant la voix.

"Chut ! soyons sages, dit-il, il ne faut pas réveiller les gosses... À demain."

Et il remonta à sa chambre. Gervaise, toute tremblante, resta près d'une heure assise au bord de son lit, sans songer à se déshabiller. Elle était touchée, elle trouvait Coupeau très honnête ; car elle avait bien cru un moment que c'était fini, qu'il allait coucher là. L'ivrogne, en bas, sous la fenêtre, avait une plainte plus rauque de bête perdue. Au loin, le violon à la ronde canaille se taisait.